

NICOLAS **ANTONIUCCI**

ALPHA CHA *suivi de*
LE TATOUAGE DE JADE

SCIENCE-FICTION



COULEUR SODIUM
Culture - Science-fiction - Suspense

© Nicolas Antonucci – 2017. Tous droits réservés.

www.nicolas-antonucci.com

ISBN (version eBooks) : 978-2-37692-016-8

Corrections : Nicolas Antonucci

Édition numérique : IS Edition, via son label Libres d'écrire, Marseille.

Couverture : Libres d'écrire

Illustration de couverture : © Nicolas Antonucci

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NICOLAS ANTONIUCCI

Alpha Cha suivi de
Le tatouage de Jade

 **libres d'écrire**

ALPHA CHA

Chapitre 1

Le jeu d'Égos Land

J'attends sur le quai que la rame du métro arrive.

Un peu plus loin, une jeune chinoise sirote, une paille coudée et translucide fichée entre ses lèvres rouges fêtes et avec ce qui semble être du délice, un milk-shake dont elle tient le gobelet en carton jaune coincé entre ses seins.

Elle me tourne le dos. Ses fesses rondes sont moulées dans un pantalon blanc confectionné dans un tissu finement creusé et strié verticalement. La rame entre dans la gare, crisse et s'arrête, les portes automatiques s'ouvrent.

Nous nous engouffrons, tous voyageurs confondus, dans ses boyaux d'acier.

Il n'y a rien de plus efficace pour la proximité humaine que le métro aux heures d'affluences, on ressemble à des brebis enfermées dans un enclos de montagne, avec la pureté de l'air en moins.

Au bout du compartiment, près de la jeune chinoise sexy, un mec se tient debout appuyé sur la portière fermée du compartiment, il se balance en rythme en suivant les secousses du compartiment et frappe en cadence avec une de ses mains la cloison du wagon. C'est un black à la face ronde très noire, à la bouche ourlée, ornée d'un

mégot de cigare éteint qui pend collé à sa lèvre inférieure, et une casquette en velours beige sur la tête.

Il semble avoir les yeux tournés vers le ciel. Il médite. C'est peut-être un poète car, arriver à percevoir un ciel, peut-être étoilé, dans un tunnel en béton, c'est fortiche. En tout cas, c'est un musicien qui joue bien de ce wagon, comme si celui-ci était un instrument de musique.

Du moins, il semble se coller aux sons qui sortent de ce bruyant tam-tam en fer comme s'il tapait sur un tonneau d'essence vide et jaune pétant sous un ciel d'azur bleu des Caraïbes. Une fille mince, aux reins cambrés et fesses saillantes, une Africaine en quelque sorte, race oblige, peut-être même est-elle une femme Massaï, tellement elle est grande, entre à la station suivante et se place devant moi, elle porte un jean lavé bleu ciel, simple et naturel, avec ceinture love et tissu élastique, garanti sans marque de slip. Elle n'a pas besoin de plus pour être une reine.

Je suis là pour le Jeu, le jeu d'Egos Land.

Le Jeu, avec son million à la clef pour l'équipe gagnante, ce n'est pas une bagatelle, en tout cas pour moi. Avec un million à se partager, il y a de quoi assurer, nourrir ses enfants, sa femme et son vieux père, s'il est encore en vie. L'affrontement promet d'être dur.

Le Jeu.

Voici ses règles.

On rencontre du monde dans le métro, beaucoup de monde.

Une journée passée dans le métro et un voyageur peut accomplir un petit tour du monde des nationalités, voir des ethnies qui se croisent et circulent ensemble. Des femmes et des mecs qui baladent leurs vies avec eux, ça en fait des souvenirs et des émotions. Ils forment un concentré d'ego décapant, aussi puissant qu'un fleuve d'acide dans ses mots de haine ou aussi doux qu'un fleuve de miel dans ceux de l'amour ou de l'amitié.

Je marche dans les allées du métro et je pense à cette foutue Brume.

Ce que je sais de la Brume Blanche, je l'ai en grande partie appris par des articles de journaux de l'époque au moment où elle est arrivée. Ils ont été centralisés dans une banque informatique que chacun peut consulter à sa guise sur un site officiel.

Ils suivent les émotions journalistiques, de l'époque, centrées sur des sujets qui parlent essentiellement du réchauffement planétaire, avec son CO2 lancé dans la stratosphère, son trou dans la couche d'ozone creusé à grands coups d'aérosol, comme quoi se raser ou de désodoriser en masse ce n'est pas neutre pour la planète.

On savait à l'époque que si les hommes du tiers-monde quittaient ensemble le savon à barbe pour le gel de rasage, on serait tous foutus. C'est un truc difficile à gérer en masse, aussi difficile que l'emploi du préservatif dans les rapports sexuels quand le culturel s'en mêle car il donne des ordres à nos inconscients.

Ces articles relataient l'apparition de la brume et la disparition des principaux cœurs de villes de la planète, sur même pas trente ans. La panique mondiale autour des problèmes écologiques que rencontrait la stratosphère avait fini envahir la blogosphère et ses internautes, on ne parlait plus que de ça sur le Net et dans les journaux.

Quelques titres :

Alerte, la banquise fond.

Les pingouins meurent en masse.

Des ours blancs affamés s'emparent les villes du nord.

La brume nous a envahis, une brume plus épaisse que le smog anglais.

Aucun habitant n'a jamais pu sortir d'un quartier recouvert par la brume blanche.

Elle apparaît brutalement, comme craché du ciel, comme si un peintre géant badigeonnait une toile.

La gangrène blanche est arrivée et un nouveau quartier de Paris est évacué.

Paris est évacué !

C'est fini, le centre de Paris est K.O, il est complètement vidé comme l'ont été successivement New York, Tokyo et New Delhi. Depuis que la brume est là, le monde est coupé en deux. On ne sait même pas ce que sont devenus les hommes qui sont restés à l'intérieur de ce territoire.

Je tiens un talkie-walkie à la main et j'attends les ordres que mon manager, appelé le Serveur, me transmet, en fait, transmet aux différents membres de son équipe. Les Serveurs sont les Rois, le premier pilote l'équipe des blancs, l'autre celle des noirs.

Mon récepteur est relié au central dans lequel ces deux joueurs, assis devant des écrans vidéos, sont entrés en compétition.

Leurs reines sont parties au turbin, elles sont quelque part dans le métro, égarées dans la masse des voyageurs anonymes, perdues dans l'Échiquier.

Ils sont l'Échiquier.

Je suis un simple soldat dans l'équipe des noirs, un pion parmi les huit de chaque équipe qui comprend 16 figures, comme le jeu d'échec classique. Ce sont d'ailleurs les mêmes figures soit, des fous, des chevaux, une reine, des tours et des pions.

L'origine du jeu d'échec se perd dans la nuit des temps, la nuit des différentes cultures humaines qui nous précèdent jusqu'à ce qu'on devienne ce que nous sommes, des hommes de l'an 2140. Mais, en fait, c'est avant tout un western où les blancs affrontent les noirs et le bien affronte le mal, face à face, comme une figure de duel qui serait exécutée par deux cow-boys nostalgiques et, en fait, symboliques de l'alternance des opposés qui régit la vie. L'affrontement est une constante de l'esprit de l'homme qui est présente dans toutes ses sociétés, aussi différentes soient-elles. Il est l'étincelle du choc des silex qui leur a donné le feu aux hommes et c'est là que, pour eux, tout a commencé.

L'étincelle représente indifféremment la bagarre, le pouvoir, la soumission, pourquoi pas les Dieux.

L'origine du jeu d'échec est mystérieuse.

Il est le symbole constant des guerres des sociétés des hommes, de leur goût du pouvoir. Il n'est pas étonnant que nous en soyons toujours là à en jouer, car nos sociétés finalement évoluent peu.

Le Bien affronte toujours le Mal et vis versa, juste qu'on ne sait pas vraiment ce qu'est le Bien, ni ce qu'est le Mal sur le plan de l'éternité. C'est évolutif suivant les sociétés, suivant les moments de l'histoire des hommes.

Un anthropophage trouve ça bien de bouffer le cœur d'un homme pour s'accaparer son énergie vitale et afin qu'il ne disparaisse pas, à sa mort, dans le néant, il trouve ça goutteux, en plus, tandis qu'un autre homme, en général, trouve ça mal, vraiment mal de faire ça.

Le vin de messe symbolise le sang du Christ certes, mais en boire n'est quand même pas pour cela un acte cannibale. Il l'est peut-être cependant à l'état embryonnaire nous dirons certains. C'est dans tous les cas le concentré symbolique d'un possible cannibalisme ancien, peut être originel de l'homme. La religion ne peut pas tout évacuer des erreurs des hommes, elle doit en garder quelque part l'essence.

Les mots nous conduisent parfois dans des pensées, des avenues qui se terminent en cul-de-sac et c'est mieux comme ça.

Les stations du métropolitain et les rames elles-mêmes sont truffées de caméra vidéo et les Serveurs, les Rois du jeu d'échec en fait, pianotent sur un clavier à leur guise pour faire venir les images sur leurs écrans et définir la stratégie d'attaque de leur groupe.

Ils possèdent devant eux les photos des visages de l'équipe adverse qu'ils doivent localiser, pour les abattre, en surfant sur les images des caméras vidéo.

Des vigiles en uniforme, marqué du sigle d'Egos Land, circulent un peu partout dans les couloirs du métro.

Ils sont chargés d'observer, de verbaliser, d'arrêter et de faire respecter la Loi, celle du Jeu, bien entendu.

Une des règles est qu'aucun des acteurs ne doit cacher son visage car il disqualifierait immédiatement son équipe, une autre est que les figures de prise doivent être parfaitement exécutés. L'Échiquier est le

témoin du match et il valide, avec ses applaudissements, chaque Élimination.

Mon talkie-walkie sonne discrètement et je décroche.

Mon Roi me demande de me rendre à la station Bastille, de bloquer une fille blonde à la minijupe bleu ciel et aux jambes nues, aussi fines que des aiguilles à tricoter, qui s'y trouve.

J'arrive sur place une dizaine de minutes plus tard, après avoir changé à République.

Au fond derrière les vitres, la brume blanche qui recouvre Paris nous cache le canal Saint Martin qui d'après nos archives, en principe, se trouve là.

J'aperçois la fille qui se tient debout non loin de moi et je m'approche d'elle.

Deux autres pions noirs, appelé par notre Roi, convergent en même temps sur elle.

Elle faisait le pied de grue sous une affiche géante d'archive de la tour Eiffel, quand les trois pions de l'équipe des noirs, dont votre serviteur, l'ont entouré et immobilisé. Elle fouillait dans une corbeille, au sac plastique déplié comme un ancien préservatif que les vieux films ou les pubs d'aujourd'hui nous montrent encore, et remplies de vrais détritrus du début du vingt et unième siècle, canettes d'alou remplies de liquides colorés, capables de perforer un estomac, bouteilles en plastique transparent, parfois flou, et vieux journaux.

Tous ces résidus ont disparu depuis longtemps de nos paysages. On n'en trouve plus maintenant qu'à Egos Land qui est devenu un musée des déchets anciens, en quelque sorte.

Nous posons ensemble nos mains sur la fille, doigts écartés, dessus.

Nous devons être trois.

C'est, pour nous les Pions, notre manière de tuer.

Deux keufs d'Egos Land, deux femmes blondes aux têtes couronnées de casquette bleues marine à galon, s'approchent d'elle,

dressent le procès-verbal, et la transfèrent, sous escorte armée, au dépôt.

C'était Babel une des deux Tours blanches, une de moins qui sera à compter dans le staff de nos adversaires.

L'Échiquier, qui est réparti de chaque côté des quais, applaudit en rythme car nous avons parfaitement exécuté cette figure du Jeu, l'Exécution.

Les blancs ont rapidement répliqué en exécutant un Cheval noir.

Leur fou Jules, à la station Montparnasse, a braqué le rayon de son laser en diagonale sur le front de notre Cheval Martin, qui cavalait en compagnie d'une blonde au jean bleu délavé qu'il venait de rencontrer et l'a immobilisé.

Il a été dirigé par les vigiles dans le Frigo, la prison d'Egos Land.

Un de nos chevaux a fait une bourde, il s'est trompé de victime et a posé ses mains sur les épaules d'une fille qui faisait partie de l'Échiquier et non pas de l'équipe des blancs.

Il croyait avoir affaire à Pégase, le cheval blanc.

Cette erreur provient d'une mauvaise interprétation que le joueur avait fait des ordres du Roi noir, allié à la troublante ressemblance que cette femme avait avec la Jument Blanche, qu'il était censé attraper.

Ces deux femmes sont des sosies, probablement même des jumelles, et cela n'a pas été de chance pour nous.

Peut-être même était-ce une ruse ?

En conséquence, il a reçu une paire de claque de la fille, comme il est prescrit dans les règles du Jeu, et les vigiles l'ont immédiatement verbalisé et évacué.

L'Échiquier, le peuple en fait, à ses droits à Egos land, si les joueurs se trompent.

Je suis bipé par mon Roi qui me demande de me rendre à la station Invalide.

Je traverse, en aérien, la Seine, enfin ce qui est probablement ce qui est la Seine d'après mon plan de métro, car la brume blanche est toujours là et je ne vois qu'elle, filandreuse et scintillante, comme si je me trouvais dans un avion qui vole à haute altitude, enserré dans des nuages blancs.

J'ai envie de plonger dedans, nous sommes nombreux à vouloir plonger dedans et, de temps en temps, certains y vont.

FIN DU JEU

C'est fini.

Nous avons été vaincus par l'équipe des blancs et les cent millions ne seront pas pour nous.

Notre reine est tombée sur un os et nous sommes foutus.

Elle s'est fait tirer par les deux fous de l'équipe des blancs, sinistre partouse, et conduire au Frigo.

Le Jeu est fini.

J'ai reçu, de mon Serveur, le signal de fin de jeu.

Des vigiles s'approchent de moi et me saluent en demandant de les suivre.

Ils m'informent que nous avons perdu les Élections, nom tiré d'une ancienne pratique, dite Démocratique, qui a disparu vers les années 2100, en même temps que la mise en place de la Fédération Internationale des Pays de la Planète, qui a été constituée à cette époque, et que je dois me retirer du pays d'Egos Land.

Ils me tendent ma contravention et m'évacuent au Frigo, qui s'avère être une cafétéria confortable, aux décors à la déco façon 1980, en verre et acier, où je rejoins mon équipe.

Ma Reine, une brune aux longues jambes, est déjà là. Elle abrite ses yeux derrière des lunettes noires car probablement, elle a dû pleurer.

Je commande un café fort pour tenter de me consoler.

Nous sommes tous furieux d'avoir perdu le Jeu et son million.

Les photos des visages des vainqueurs sont affichées et accompagnées de la reproduction géante du chèque du million de MF, de Mondial Fric, qu'ils venaient de gagner.

En ce qui me concerne, j'aurais dû me méfier de la Chinoise qui était trop jolie pour être honnête, comme dit le proverbe, car c'était elle la Reine Blanche.

L'introduction d'une jumelle, ou sosie, de Pégase dans les couloirs du métropolitain a été un coup remarquable, une ruse qui certainement fera école. On y trouve une certaine finesse d'esprit Asiatique, un sens de la stratégie hérité de sciences militaires lointaines. Ça ne m'étonne pas que la reine de l'équipe des blancs ait été une Chinoise. Nous sommes tombés car nous avons suivi un leurre. Nous avons été abattus par l'équipe des blancs, avec autant de rapidité que le ferait un chasseur qui tire sur un Donald Duck qui descendrait de ses nuages, joyeux prétendant, à la rencontre d'une quelconque Daisy en plastique en train de flotter sur l'eau verdoyante d'une mare.

Je l'ai croisée au début de la partie et elle était accompagnée, non loin d'elle, par un de ses fous, le black à la face ronde et noire, avec son mégot éteint, collé sur sa lèvre inférieure et qui jouait du tam-tam sur les wagons de fer.

Démoralisé, je décide de me tirer et me rends au vestiaire, où je récupère ma combinaison en plastique vert micro-aérée et y dépose mes habits de location, des reproductions de jean et chaussures des années 1980.

...

Nous sommes en 2140 et Paris a disparu, c'est comme ça, on ne sait même plus ce qu'il y a là-haut, au-dessus du métro, trop de radiations pour s'y risquer, et les satellites n'enregistrent rien derrière l'épaisse brume qui recouvre maintenant la capitale, enfin... l'ex-capitale. Les personnes qui ont tenté de s'y rendre, même équipées

de scaphandres, pour la pénétrer, ne sont jamais revenues. Les ondes radios qui les reliaient à nous, se sont systématiquement et brutalement tués, environs une heure après qu'ils se sont enfoncés dans la brume et elles ont laissé place au silence blanc, un silence quasi magique, incompréhensible. Comme un brouillard de matin d'automne, autour d'un plan d'eau, rivière ou étang, mais sans cris d'oiseaux et ça, c'est un réel problème.

Une longue colonne de soldats équipés d'automitrailleuses et de chars s'y est enfoncée et n'a jamais réapparu.

Les oiseaux ne s'y aventurent pas et même les oiseaux migrateurs contournent ces zones sans les survoler, comme si elles ne faisaient plus partie de notre monde.

Notre univers a ses trous de mémoire, ses amnésies graves. Nos satellites ne voient rien non plus, ils ne voient que du blanc, comme des nuages blancs qui ont l'aspect de grandes voûtes. On dirait qu'un quelconque dieu a passé sur la planète de la peinture blanche à grands coups de pinceaux, ou pire, l'a badigeonné avec du Typex, un correcteur typographique des années quatre-vingt.

Nos politiques cherchent un Vasco de Gama, un navigateur inspiré qui va redécouvrir la terre, recoller les bouts de ficelles entre eux, reconstituer la boule, notre boule.

Même les ROL, les robots lunaires qui ont été essayés avec succès sur le sol corrosif de Mars, que la Compagnie Spatiale Mondiale avait prêté à l'organisation internationale ISLBB, Intervention Sur La Brume Blanche, ont disparu dans ce brouillard sans laisser de traces.

Il ne reste plus que le métro qui passe dessous, parfois à travers dans les parties aériennes. Il a été aménagé en lieu de mémoire, aussi en terrain de jeu, du Jeu d'Egos Land.

Cette brume ne s'infiltré pas, ne se déplace pas, elle est là c'est tout.

On ne parvient pas à l'analyser scientifiquement, sa matière est neutre, terriblement neutre.

Ces matchs sont transmis en direct sur toutes les chaînes de télévision de la planète et nous avons eu, ce jour-là, deux cents millions de spectateurs, à peu près le même chiffre que les émissions qui ont eu lieu la semaine dernière dans les métropolitains de New York et de Tokyo.

Ces villes ont, elles aussi, disparu dans l'impénétrable Brume Blanche, dans le Mystère blanc.

FIN DE L'EXTRAIT

LE TATOUAGE DE JADE

Nous passerons tous un jour par le territoire ambigu qui sépare la vie de la mort.

C'est la Fournaise,

La Fournaise.

Chapitre 1

Âmes perdues, oiseaux, papillons et diptères

Je me dirige en voiture vers le sud de la France, par l'autoroute, à 130Km heure, pas plus, pour raison de permis à point et de radar. Je transporte dans mon Van un lit mortuaire Africain en bois qu'un copain m'a demandé de livrer chez lui pour servir de table à apéro dans son salon, drôle d'idée.

Avant de l'embarquer j'ai consulté Internet.

C'est un modèle Sénoufo et, chez eux, on laisse partir les morts dans la gaîté, musique, famille et grosse bouffe, c'est déjà ça, on peut peut-être le recycler dans le Pastis, à condition d'être en bonne santé et de ne pas être superstitieux.

Les rapaces sont de sortie aujourd'hui, il y a des jours comme ça.

Ils semblent nous accompagner, accompagner le lit qui a déjà probablement accueilli un mort, son mort.

Ils font cortèges.

Peut-être même que celui-ci est encore là, incrusté dans le bois exotique, et que les oiseaux qui nous entourent arrivent à voir son âme qui serait restée accrochée à lui, comme sur un radeau perdu dans l'infini de la mer.

Le lit se balade, chahuté dans un van, sur une route d'Europe au lieu de trôner dans la nature Reine de sa forêt tropicale à l'endroit où la coutume aurait dû le laisser tranquillement s'installer, parmi les oiseaux et les fleurs de là-bas, dans une certaine idée du paradis, de l'après vie.

Ses fils ont viré le macchabée et ont vendu le lit.

C'est terrible, pour un mort, d'être trahis à ce point-là.

Les aigles d'ici, en voyant ça, compensent comme ils peuvent, s'alignent en procession funéraire, car ils savent que la mort doit se respecter, s'accompagner, pour que l'âme, après s'être séparée de la matière pourrissante, s'envole.

Ils se demandent, peut-être même inquiets, comment cette âme maintenant allait faire pour pouvoir s'élever, quitter son corps provisoire de bois ?

Je m'arrête à une station d'essence et je fais un tour dans la boutique, avant de payer.

Il fait froid dehors. Je remarque dans la boutique un blouson de toile grise suspendu à un cintre, il semble être de ma taille et je le décroche pour l'essayer.

J'enfile une manche, pas plus, et mon téléphone portable sonne, chante plutôt. Les téléphones d'aujourd'hui ne sonnent plus, ils chantent.

Je décroche.

Une voix triste m'annonce la mort la veille au soir d'un type à qui j'avais prêté ma maison, pour quelque temps, alors que je n'étais pas là.

Il s'est éteint comme ça, encore jeune, d'un coup et sans raison, alors qu'il passait la soirée chez des amis.

Il y avait encore quelques outils chez moi.

Le temps reprend son vol et j'enfile la deuxième manche du blouson.

Il me va, je le règle et l'embarque.

Je le garde sur moi car il me semble faire de plus en plus froid, aussi froid que dans une morgue, depuis qu'on m'a annoncé la mort de mon ami.

Je reprends la route et immédiatement quelques éperviers s'envolent des poteaux sur lesquels ils étaient posés. Ils planent en tourbillonnant en larges cercles en suivant ma voiture. Le cortège reprend, avec moi au milieu, et je suis cette fois vraiment triste.

Je pense à la mort de cet ami et plus généralement à la mort, à ces paysages torturés où elle a frappé un jour sans d'autres raisons que la violence des hommes entre eux et dans lesquels je suis passé, même très longtemps après, quelques centaines d'années après.

La camarade était encore là et ça se sentait.

Elle infestait encore la terre de ces territoires, ses insectes, ses plantes, ses roches comme si les âmes après leurs morts n'avaient pas trouvé le repos, s'étaient perdues, accrochées à eux, comme si elles n'avaient pas trouvé le chemin du ciel.

Trop de violence sans raison, pas assez de respect pour la mort, pas assez de d'accompagnement, de rites funéraires, voilà le problème et alors les âmes se perdent, elles restent en plan, et s'accrochent où elles peuvent.

J'ai fantasmé sur ce sujet, beaucoup de gens ont fantasmé sur ce sujet.

J'écris parfois, ça m'aide à réfléchir, les mots, à partir du moment où ils sont tracés, entrent dans l'éternité. Ils prennent alors parfois la valeur d'une loi universelle.

J'ai écrit sur un bord de mer d'Afrique dont les ports ont accueilli des bateaux négriers qui charriaient les esclaves vers l'Amérique, pendant la traite Atlantique, qui a duré plusieurs centaines d'années, du 15^e au 19^e siècle.

En visitant les bâtisses en pierre, aux murs incrustés de fer rouillé, dégoulinant et de couleur rouge sang, j'avais eu le sentiment que le paysage d'aujourd'hui était encore incrusté du souvenir de ces morts anciens, de leurs cris, de leurs douleurs et, plus que cela, que leurs

âmes restaient encore présentes dans le paysage, accrochées et ballottant, sous le vent, aux fleurs, aux insectes, aux rochers.

La couleur de la rouille ressemble celle du sang.

Je pense que c'était de ma part une perception émotionnelle, imaginative du lieu, que je me chantais une romance, me laissais impressionner par le ciel bleu et le soleil, l'horizon de la mer avec cette lumière particulière qui la rend de couleur turquoise.

Pourtant, deux ans après, je me rends avec mon amie, loin de là, dans une île, un autre lieu où la traite des noirs florissait à cette même époque. La veille, nous devons nous rendre au port d'embarquement et arrêtons un taxi cabossé qui rôde par là. Il est conduit par un petit homme voûté, presque bossu, qui arrête sa voiture devant nous. Il mâchonne un bout de bois et nous fait signe d'embarquer dans son carrosse, qu'il fait démarrer en se penchant en avant sous le volant et en établissant le contact entre les fils électriques dénudés du démarreur.

La voiture rouspète un peu, mais finalement domptée, démarre. Elle roule pendant que l'homme au visage très noir conduit en maugréant une prière et égrène dans une de ses mains un chapelet musulman à 99 grains qui contient tous les noms de dieu inscrits dans le Coran. La route est longue et je me souviens de ma soirée précédente. Je suis arrivé la veille, avec Jade, dans une petite ville de bord de mer où nous avons pris une chambre dans un hôtel, avec vue sur l'océan.

Quelque temps auparavant, en traversant ses faubourgs, à l'endroit où la campagne laisse peu à peu la place à la ville, j'avais remarqué un singe roux à la face blanche, presque de la taille d'un homme, qui se balade tranquillement dans un champ avec une démarche comique digne de Charlot. Ses mains semblent caresser le sol, alors qu'il avance, en signe probable d'adoration à la terre.

Sa face possède des orbites creuses qui le font ressembler à un illuminé, un doux dingue.

Jade, je l'ai rencontré par hasard à Paris, il y a de cela plusieurs mois, alors que je garais ma voiture le long d'un trottoir près du

jardin du Luxembourg. Elle s'est arrêtée devant moi pour regarder la vitrine d'une boutique de meuble. C'est à cet instant que j'ai remarqué pour la première fois son visage, dans le reflet de la vitre.

Cela m'a fait une drôle d'impression, comme si le verre était devenu aussi mouvant que de l'eau. Il reflète les contours de son visage qui ondulent, semblent entourés de cernes blancs mouvants. Sa bouche, aux lèvres dilatées et rosées, paraît être assoiffée et vouloir boire l'eau de verre.

Sa face est large, sa peau caramel et ses yeux très noirs.

Je sors de ma voiture. Elle se retourne au même moment et nous nous sommes parlés. Une histoire de cigarette, je crois me souvenir. Un de nous deux avait envie de fumer, peut-être même tous les deux.

Voilà comment je suis devenu ami avec Jade, cela a été un pur hasard, à moins que nous n'ayons, tous les deux, suivi un des fils d'Ariane du destin.

Le singe et les lutteurs

Les trois femmes.

Après avoir croisé le primate, nous sommes arrivés dans le petit bled où se trouvait l'hôtel où nous devions passer la nuit.

Celle-ci était chaude et copieusement moustiquée, cela m'empêchait de dormir mais pas Jade qui depuis déjà longtemps me trompait avec Morphée. Une histoire de filles, en quelque sorte, auxquelles je ne comprends jamais rien.

D'autant plus que les bruits de tam-tam qui occupent depuis quelque temps le silence de la nuit me portent sur les nerfs. J'enfile une chemise sur mon futaal et je sors. La lune, aussi ronde qu'un ballon de foot lumineux, se reflète dans une mer de couleur noire d'encre et parfaitement lisse. Je marche vers la musique le long d'une plage de sable complètement déserte et ne croise qu'un pélican blanc endormi qui se tient debout sur un rocher qui sort de l'eau.

Je déboule au milieu d'une fête où, autour de quelques musiciens, s'affairent une dizaine de lutteurs aux torsos noirs et nus. Chacun

d'eux semble digne de postuler pour le titre suprême d'une compétition de bodybuilding.

Ils tournent les uns autour des autres comme dans une assemblée de singes et soudains s'accrochent deux par deux dans des combats puissants de mâle, où un seul gagne. Les mains d'un de ceux-ci s'accrochent au sable, comme le primate, que nous avons rencontré, l'avait fait le matin même, alors que de l'autre il tient puissamment le cou de son adversaire. Ils tournent lentement l'un autour de l'autre.

C'est peut-être le double du singe dans le monde des hommes et c'est probablement celui-là qui a gagné, mais le code semble compliqué et je n'ai pas vraiment compris.

Certains scientifiques affirment que la transmission du sida à l'homme vient du combat, au corps à corps, entre un homme et un singe infecté, l'homme a gagné la bataille et a bouffé le singe. Poignardé, le sang de l'animal a coulé et, porteur du terrible virus à l'état embryonnaire, il l'a transmis en agonisant à son adversaire, dans une dernière et sinistre étreinte.

Il a déclenché un véritable tsunami sur la planète. Une vague déferlante sous la forme d'une épidémie qui a décimé des millions d'êtres humains.

On peut se demander qui de l'homme et du singe a gagné ?

Depuis, l'étreinte amoureuse tue parfois.

On pourrait appeler cette maladie, en quelque sorte, le souvenir du singe.

Les combats sont terminés.

Les lutteurs s'éloignent, sortent de la lumière et disparaissent en file indienne dans la nuit.

La musique continue et trois femmes à la peau très noire entrent sur la piste de sable, les unes après les autres, en se trémoussant, comme dans une procession.

Elles dansent les unes aux côtés des autres, de façon sexy, en ondulant des seins et des hanches. Elles tiennent leurs têtes, aux longs cous, très droites et jettent parfois dans les airs leurs mains agiles qui

tournoient autour de fins poignets, probablement un truc de danse orientale, une sorte de galanterie faite aux Dieux.

Il y a de quoi méditer sur les filles, mais aussi sur les chiffres, ici sur le trois qui est universel. Finalement, tout va bien pour moi car je préférerais affronter ces trois femmes que les dix lutteurs habités par la force du Singe.

Je retourne voir Jade qui sourit toujours enlacée à Morphée.

J'ai cru longtemps que Morphée était une femme dans la mythologie parce qu'avec elle je m'endormais les soirs où j'étais seul et cela me semblait logique. Et pourtant non, c'est un homme, un des mille enfants d'Hypnos. Dieu Grecque du sommeil et fils de Nyx qui est le fils de la nuit. Ces jours-là, je m'endormais simplement avec moi-même.

Le taxi arrive à destination et nous dépose devant le port.

Nous embarquons dans un bateau et nous éloignons rapidement de la côte pour rejoindre l'île.

Un exocet, poisson volant des mers chaudes, pourchassé par un prédateur probablement un espadon argenté ou un thon rouge, plane sur une trentaine de mètres au-dessus de l'eau avant de retomber. Ses ailes nageoires translucides et raides se tiennent perpendiculaires à son corps, comme s'il était écartelé et accroché à un crucifix.

Sur le bateau, une longue fille noire vient s'asseoir, en souriant dents blanches et airbag en avant, aux côtés de deux touristes blonds. Elle semble avoir froid malgré le soleil de midi des tropiques et se colle contre eux.

Ils reculent et semblent effrayés par cette fille, comme s'il y avait écrit VIH sur son ticheurte blanc.

Deux oiseaux, aux larges becs et plumage noir et blanc, volent de concert, en zigzag et parallèlement l'un à côté de l'autre, à ras de l'eau.

Ils comptent bien se taper l'exocet, lorsque celui-ci va ressortir de l'eau.

Le repas et les mouches.

Nous débarquons sur le port et, après avoir visité l'île, nous nous sommes installés pour manger sur la terrasse d'un restaurant qui fait face à la mer.

Nous sommes la seule table qui soit entourée par un épais nuage de mouches noires, parmi une trentaine garnie de touristes, qui se trouvent à nos côtés,

. Elles tourbillonnent en furie autour de nous, comme si elles portaient encore, si longtemps après, les âmes et les souffrances des esclaves morts.

On pourrait imaginer leurs visages accrochés, tristes masques, aux corps des insectes.

Nous demandons à la serveuse qu'elle pose une bougie sur la table pour éloigner ce nuage importun de diptères mais, à peine celle-ci a été allumée qu'une grosse mouche, à la façon d'un kamikaze moderne, fonce dans la flamme et l'éteint dans un bruit de grésillement d'eau bouillie.

Le dernier corps connu de cette âme perdue a peut-être enfin, ce jour-là, rejoint ses ancêtres après avoir traîné probablement des centaines d'années sur ce rocher qui l'avait vu mourir.

J'ai vécu cet endroit de la même manière que le premier plusieurs années précédemment comme une certitude que le paysage est encore aujourd'hui marqué par la douleur. Il me vient alors l'idée qu'il faudrait, sur ces territoires qui ont connu le pire des hommes, organiser des cérémonies, un maximum de cérémonie, avec plein de bougies allumées par toutes les religions concernées pour rattraper le retard et envoyer enfin ces âmes au paradis, faire fuir les mouches de l'île.

Devant moi un aigle s'abat en tournoyant, avec un jeu d'aile puissant et ses serres en avant, dans les profondeurs d'un champ d'herbes vertes.

Trois hérons gris, aux yeux cernés de plumes blanches, dans un tracé digne de Cléopâtre mais en blanc, semblent nous regarder, moi et le lit mortuaire.

Ils semblent me dire :

« – Nous t'avons vu.»

J'arrive chez moi, quelques heures après, alors que la procession des rapaces s'est interrompue en même temps que je quittais l'autoroute.

Sur place, j'ai vécu trois nuits d'enfer, de purgatoire plutôt.

J'ouvre la porte de ma maison et franchi une porte de lumière qui me conduit directement dans un univers paranormal.

La nuit de mon arrivée, je suis réveillé vers une heure du matin par un bruit long et puissant qui sort des canalisations comme le meuglement d'une corne de brume ou un hurlement de loup.

HUUUUUUUUU

La porte en bois du placard qui se trouve en face de mon lit claque en rythme saccadé, alors qu'il n'y a aucun courant d'air, rien qu'une chaleur étouffante.

Je me lève, ferme le verrou, et me rallonge sur mon lit.

Immédiatement un froid glacé envahit mes poumons comme s'ils avaient été pénétrés par un fantôme, une âme errante.

Les fantômes seraient-ils froids?

Je suis glacé alors que dans la pièce, pour raison de nuit d'été, il fait presque trente degrés.

Ce bruit dure longtemps, deux heures environs, et le même phénomène s'est répété trois nuits de suite, à peu près à la même heure.

Le dernier matin, tout est terminé, il ne reste plus sur le sol que le cadavre d'une hirondelle et d'une mouche qui sont vidées de toute vie. Ils ressemblent, dans cet état, à des machines miniaturisées, pourquoi pas à des sortes de vaisseaux spatiaux lilliputiens, porteurs d'âmes.

Le retour.

J'achète un bouquet de fleur, à une marchande ambulante, avant de reprendre la route et retourner chez moi. Les fleurs sont jolies par ici et les filles aussi, c'est une question de climat. Il est composé de lys blanc entouré d'épaisses feuilles vertes avec de hautes tiges. Ce n'est qu'à une centaine de kilomètres plus loin que je remarque que l'esprit de ce bouquet semble mortuaire, comme s'il avait été construit pour être déposé sur une tombe.

Dehors, pour compléter le tableau, il y a trois pigeons blancs, peut-être des colombes, qui picorent, je ne sais quoi, au bord de la route. Ça ressemble à une image d'Épinal. Il ne manque plus dans ce paysage que Dieu apparaisse devant nous, en souriant, affublé de sa barbe blanche.

À peine suis-je arrivé à Paris que je rejoins Jade dans son studio et lui raconte mon histoire. Jade est métisse, elle est accrochée par sa mère à la terre rouge d'Afrique qui grouille autant d'esprits que d'insectes. Elle s'y connaît en revenant, pour les avoirs beaucoup fréquentés dans sa jeunesse sous les formes indifférentes de hiboux, de chats ou divers animaux, plantes ou rochers.

Elle répond :

« – Tout ça c'est étrange, mais cela ne m'étonne pas. L'âme de ton ami était encore là, il faudra lui rendre ses outils. Le monde est rempli de sanctuaires où la vie et la mort s'affrontent éternellement. Ce sont des zones rouges, des volcans spirituels qui font se rejoindre sporadiquement le monde d'en haut et le monde d'en bas. On y marche constamment sur une fournaise, sur la fournaise ambiguë qui sépare la vie de la mort, le bien du mal, l'enfer du paradis. C'est la vie en quelque sorte. »

Contente de son aparté, elle répète :

« – La Fournaise, c'est la vie, c'est la vie. »

Elle précise, en me regardant droit dans les yeux :

Attention Paul, simple fils des hommes, de ne pas te brûler tes pieds qui sont faits de chair et d'os !!!

Tu n'es pas fakir pour marcher sur du charbon brûlant.

Si tu t'avances sur l'allée de braise, tes pieds seront aussi cuisinés que des pieds de cochon panés qui auraient été grillés sur un barbecue.»

Jade est une artiste. Elle écrit et peint.

Ses yeux regardent parfois derrière l'opacité des formes et souvent, elle croit au contraire de ce que la vie lui montre.

Elle se lève et s'éloigne de moi, en me tournant le dos. Ses deux bras sont légèrement déportés vers l'arrière et cela leur donne à cet instant, l'aspect fugitif d'une anse de vase ou d'amphore qui transportaient dans l'antiquité de l'eau ou du vin.

Le bas de son dos est dénudé et laisse apparaître son tatouage rosé qui recouvre presque totalement le bas de ses reins.

Il semble contenir autant de page et d'intrigues qu'un roman de Dostoïevski que je suis bien loin d'avoir fini de lire.

J'attrape Jade, la retourne et la colle contre moi.

Je lui dis en la regardant dans ses yeux, noir jais :

« – Cherchons ensemble la Fournaise, soyons ses Bonnies & Clyde. »

FIN DE L'EXTRAIT

TABLE DES MATIÈRES

DE LA VERSION COMPLÈTE

Alpha Cha.....	4
Chapitre 1 : Le jeu d'Égos Land.....	5
Chapitre 2 : Le voyage dans la Brume Blanche, La préparation.....	16
Chapitre 3 : Le voyage dans la Brume Blanche, Un monde d'illusion	34
Chapitre 4 : La téléportation CLICK, La rencontre avec Johann Bayer	44
Chapitre 5 : La téléportation CLICK, Le palace de la Tour Eiffel.....	57
Chapitre 6 : La téléportation CLICK, Le retour des caméléons sur Alpha Cha.....	66
Le tatouage de Jade.....	77
Chapitre 1 : Âmes perdues, oiseaux, papillons et diptères.....	78
Chapitre 2 : Le tatouage de JADE.....	89
Chapitre 3 : Les prophètes, Claude le Shemale.....	97
Chapitre 4 : Les prophètes, Anatole Pluton dit « Le Nain », Le premier contact sérieux.....	111
Chapitre 5 : Les prophètes, Gerboise.....	122
Chapitre 6 : La Fournaise, « L'île des morts » par Böcklin.....	126
Du même auteur.....	137